

SOS lecture aux Etats-Unis

Article paru dans l'édition du 25.02.05

Selon une étude alarmante, la majorité des Américains ne lisent pas même un livre par an. En vingt ans, le pays a perdu 20 millions de lecteurs potentiels.

A en croire une étude publiée l'été dernier par la National Endowment for the Arts (NEA), la lecture d'oeuvres littéraires aux Etats-Unis connaît, depuis plus de dix ans, un vertigineux déclin. Pendant cette période, alors que la « consommation » des autres formes d'art a diminué, en Amérique, d'environ 1 %, la consommation littéraire, elle, a chuté de près de 10 %. Ainsi, moins de la moitié des Américains lisent aujourd'hui ne serait-ce qu'une seule oeuvre littéraire par an. Et, de 1982 à 2002, les Etats-Unis ont connu une perte de 20 millions de lecteurs potentiels.

Pourtant, selon Mark Bauerlein, le directeur des recherches de la NEA, « la barre a été placée très bas. Il ne s'agit pas de lire Madame Bovary, ni même Moby Dick ou Guerre et Paix, pour être qualifié de lecteur dans notre recensement. Il s'agit simplement d'avoir lu au moins une oeuvre dans le courant de l'année - peu importe les critères de longueur, de langue, de qualité ou de format. Nous recensons les moindres lectures spontanées, jusques et y compris la lecture d'un poème sur Internet ». Ce qu'a trahé la NEA, donc, c'est la moindre petite trace de littérature dans la vie des Américains. Et le résultat est proprement terrifiant.

DIABOLIQUE COCKTAIL TÉLÉVISUEL

« Pour qu'un comportement humain, si essentiel, si crucial, se modifie autant, il faut qu'une transformation très profonde soit advenue dans la culture », continue Bauerlein. Le déclin le plus important se situe chez les jeunes adultes (18-24 ans), dont le taux de lecture a diminué de 55 % de plus que le reste de la population. Or les lecteurs sont également, d'après la NEA, de meilleurs citoyens, mieux disposés à participer à la vie publique, à voter, ou encore à se consacrer au bénévolat. Et ils sont, bien sûr, de meilleurs élèves et de plus habiles employés.

Les causes de cette débâcle ? Les failles du système éducatif, mais aussi la montée en puissance de nouveaux loisirs - jeux vidéo, musique téléchargeable, e-mail et Internet - qui viennent s'adjoindre au diabolique cocktail télévisuel journalier. Preuve s'il en est : les dépenses des consommateurs américains dans l'électronique ont augmenté de 400 % pendant les années 1990, tandis que les dépenses en livres sont restées stables, et ce, en dépit de l'augmentation du prix des livres. Confrontées à cette lente déroute de la littérature, les maisons d'édition s'évertuent à maintenir le cap, grâce, notamment, à la littérature d'idées, qui a décliné deux fois moins que la fiction au cours de la dernière décennie.

Jonathan Galassi est, depuis trois ans, le directeur de la très prestigieuse maison new-yorkaise Farrar, Straus and Giroux. Il témoigne, lui aussi, d'une transformation perceptible des habitudes de lecture : le marché du livre est déprimé, il faut donc y répondre intelligemment et publier moins de livres. « Nous sommes une entité commerciale, souligne Galassi. Nous avons beaucoup d'écrivains étrangers, mais également des best-sellers, comme les romans de Tom Wolfe, car il faut publier des livres qui se vendent beaucoup. » Moins de fiction, alors, et plus de livres politiques, d'essais, bien que Farrar demeure malgré tout fidèle à ses racines historiques : la poésie, le théâtre et l'écriture à proprement parler. « Mais les changements sont nécessaires, sinon, vous êtes mort. Le milieu de l'édition et du business présente de plus en plus de convergences, et un nombre restreint de livres attire presque toute l'attention. C'est un phénomène de la culture contemporaine », assène Galassi.

A regarder les listes de best-sellers, on retrouve en effet les mêmes noms et les mêmes auteurs, année après année. Et ces celebrity names attirent, à eux seuls, une clientèle avide de nouveaux titres. Mais, rappelle Mark Bauerlein, un best-seller ne concerne que 0,1 à 0,2 % de la population. « Un livre tel que l'autobiographie de Bill Clinton, Ma vie, ne s'est vendu qu'à un million d'exemplaires, à savoir, 0,3 % de la population ! », s'exclame-t-il, accablé.

Face à cette monomanie du best-seller, quelques éditeurs semblent survivre d'amour et d'eau fraîche : par exemple Archipelago Books, minuscule maison d'édition spécialisée dans la traduction d'oeuvres littéraires du monde entier, dont quelques chefs-d'oeuvre de Büchner, Gombrowicz ou Rilke. « C'est un acte de foi et de volonté », précise la fondatrice Jill Schoolman. Et elle reste opiniâtre.

En aval, les petites librairies de quartier résistent à peine aux Barnes & Noble et autres mégastores. « A New York, au moins, les gens lisent encore dans le bus ou le métro, et ils apprécient que nos vendeurs connaissent la littérature », explique Elizabeth DeVeau, directrice de Shakespeare & Co., sur Lexington Avenue. Mais en fin de compte, cette clientèle de quartier ne semble guère plus littéraire que les autres. En tête de la liste des ventes de Shakespeare & Co., cette semaine : Les Françaises, elles, ne grossissent pas (ou le secret de manger pour le plaisir).

Lila Azam Zanganeh

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Finances
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Nautisme
- » Voyages
- » Newsletters
- » RSS

- » Abonnez-vous 15C par mois
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque

